

Les Oiseaux au long bec

Hacène Tebbal

Les Oiseaux au long bec

Roman

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023
ISBN : 978-2-312-13376-8

Pour Ma Mère, source inépuisable de tendresse
Pour ma femme, ma lumière
Pour Lilia
Pour Widad
Mes prunelles

« Pour moi, humains et oiseaux se partageaient le monde en deux parties bien distinctes et chacun restait dans son univers bien tranquille : nous sur la terre ferme à passer le plus clair de notre temps à l’empoisonner ; eux dans le ciel à chercher à prendre ça et là une bouffée d’air encore respirable.

– Mais non, m’a répondu ma copine, ce n’est pas si facile que ça, la quête de nourriture. Surtout l’hiver. Plusieurs ne parviennent pas à survivre.

Qu’à cela ne tienne ! »

André Chapleau.

Chapitre I

« Ouled-Sebbar » et tous les villages qui l’entouraient étaient pauvres. Cette pauvreté, on l’imputait abusivement à leur situation dans une contrée rude et contristée. Certes, beaucoup de terrains étaient peu fertiles et pour des sols sans profondeur, il faudrait des engrais pour produire les bonnes récoltes, mais si les champs étaient peu ou pas cultivés c’est que les villageois, impassibles et placides, se préservaient de faire face aux défis de la nature ! Rêveurs à souhait, ils supervisaient l’univers et se prêtaient aux tâches douces, acceptant stoïquement leur sort. Ainsi, leurs propriétés foncières, pâles et avares, leurs prodiguaient quelques épices et herbes qu’ils bradaient. Les preneurs – des firmes étrangères – en tiraient des effets et des vertus incommensurables, tandis que les villageois jubilaient de s’être procuré un lingot de pain et un sac de lait pasteurisé, savourant l’ennui que leur inculquait l’apathie.

La morosité ambiante se faisant sentir à longueur de temps, dans le village, ils y jouissaient, optimisant, sans cesse, l’art de ruser.

Au bas de la colline, dans un repli de terrain, au milieu d’un fatras de constructions, se dressait le taudis des parents de Houria. Ainsi, voyait-on, souvent, le père Mahi Tabet, en train de grimper aux murailles ou d’escalader une échelle fébrile. Par moments, maniant une balayette, adoube de ses outils, il vaquait à réajuster les tuiles décalées, brillantait les facings ou simplement rassemblait la poussière vers une pelle. Néanmoins, on l’apercevait passer le plus clair de son temps libre, à entretenir son jardinet d’une soixantaine de mètres carrés. Il y moissonnait les ivraies ou

arrosait les semis. En septembre, d'arbres fruitiers, naguère plantés, il cueillait des figues et des grenades.

Mahi entretenait sa demeure. Houria cultivait ses rêves. C'était une écolière qui ne connut que le chemin de l'excellence. Ne se faisait pas trop d'amis, parlait peu et ne se plaignait de rien.

Purée !

On ne se serait presque jamais aperçu ni de l'excellence ni de la souffrance de la dixième des dix. Quand, chaque matin, elle quittait le taudis de ses parents, elle ne le faisait jamais seule. Les frangins et les frangines, les neveux et nièces se succédaient ; qui s'engloutissait aux breuils, qui rejoignait l'autocar menant à la ville voisine, qui se faisait oublier à l'école, qui fondait inutilement dans la nature. L'adolescente se frayait un chemin pour se retrancher dans son cher lycée. Paix de l'âme et tranquillité pour le père Mahi Tabet qui, lui, était déjà, en train de trembloter sur le siège de sa camionnette, sillonnant quelque piste caillouteuse du douar ou du village d'à côté. Paysan et berger de son état, il ratissait les souks des contrées limitrophes à la recherche de la bonne affaire : une chèvre qu'il revendrait en l'état, un mouton qu'il engraisserait pour le prochain marché hebdomadaire, ou simplement spéculait sur les aliments de bétail. Il savait aussi égorger et astiquer les animaux dont la viande serait revendue ; bref, il n'avait pas de boulot fixe mais il ne chômait pas non plus.

L'oubli s'accaparait de tous et chacun s'oubliait dans ses tourments.

Sublime, Houria ne regardait pas en arrière quand elle marchait et c'est ainsi qu'elle savait qu'elle était sur le bon chemin. Se disant que le rêve était incontrôlable, elle y plongeait, en dépit des malaises qu'elle commençait à sentir et des tournis qui altéraient sa quiétude.

Dans cette ambiance campagnarde, les adolescentes devaient se résigner aux limites. Elles savaient si bien le faire, en nageant dans des univers de rêves sans frontières, se concevant dans le bonheur ou dans la douleur, s'imaginant dans leurs réalités empreintes de chimères et d'utopies délicieuses, heureuses de croire à

un avenir prometteur. Houria et ses semblables rêvaient de printemps. Mais le printemps ne faisait pas rêver tous, à Ouled-Sebbar.

Houria voyait en Sadeq Izem ce futur monde qu'elle espérait ; un monde beau, plein de joie et de béatitude, où en sa compagnie, ils se perdraient dans leurs appétences infinies et indéfinies. Sadeq, c'était ce jeune homme de vingt-deux, vingt-trois ans, aux traits distinctifs qui inspiraient charisme et intelligence, ce charmant individu qui la contemplait chaque matin et soir, quand elle passait. C'était cet ambitieux qui se remplissait d'espairs non plus précis. Elle rêvait de lui. Il languissait d'elle.

La lycéenne connut le calvaire de la maladie. Elle commençait à seize ou dix-sept ans à en sentir les premiers troubles : dyspnées et vertiges incompréhensibles. Elle en dépérissait seule, sans partage !

Le pis des chagrins est quand on s'attend à ce que les autres s'aperçoivent de sa souffrance tandis qu'ils n'offrent l'intérêt qu'à ceux qui n'en ont guère besoin. Il en est des cas pareils. Dans sa famille nombreuse, par exemple. Triste victime de l'effroyable personnalisme des siens, la jeune fille, fleurissant dans la douleur, en pâtissait, dépitée.

Un jour de mai, comme le soir tombait, une faiblesse étourdissante la rendit incapable de se tenir debout, de diner, de revoir ses cahiers ou de regarder la télévision. Elle pouvait seulement s'aliter. Ses paupières se refermèrent, dans l'inconscience, sous l'attention de sa mère Aicha qui, inquiète, la drapa avant de retourner aux autres affres domestiques.

Quand elle s'éveilla le lendemain, elle se mit à tâter son endroit et, les yeux semi-ouverts, regarda autour d'elle, pour être certaine qu'elle était bien entre ses frères et sœurs. Sans doute qu'elle vit des cauchemars, pendant qu'elle dormait.

Pendant la matinée, au lycée, en séance d'éducation physique, talonnant, sans sève et sans vigueur, une cohue d'élèves débordantes de force, sous un soleil de plomb, elle cria, implorant son secours, sentant comme une créature occulte lui extirper son énergie, sous le regard ahuri de son moniteur. Effrayés, ses camarades coururent

vers elle, abandonnant leur exercice. Le professeur de sport enfila un teint anxieux et resta perplexe ne sachant guère s'y prendre. Il n'aurait certainement pas assimilé les notions de secourisme, ceux qu'on lui eut enseignés, à l'institut de formation. On n'eut pas non plus l'idée de solliciter un médecin ni d'acheminer la traumatisée au dispensaire le plus proche. On l'allongea sous l'ombre d'un bali-veau. Elle renaquit, quelques instants plus tard, néanmoins ressentant d'horribles maux de tête. Une voix abstruse proféra ceci :

– Il n'y a rien à craindre, ce sont les rayons du soleil qu'elle n'aurait pas supportés...

Houria l'entendit, remâchant son écroulement.

La distance fut longue entre le lycée et la maison ; il y en eut bien pour une demi-heure de marche. Cette demi-heure s'écoula atrocement sur la jeune lycéenne avant qu'elle n'y parvînt, soutenue par ses amies de classe Rhifa et Wassila.

– Qu'a-t-elle ma fille ? s'écria la mère.

– Elle s'est évanouie en séance de sport, tante ! répondit Rhifa, perdant son expression d'épouvante et de consternation de voir Aicha si affolée.

Cette dernière conduisit sa fille dans sa couche. Les deux compagnonnes demeurèrent debout, quelques instants, puis quittèrent après avoir décliné l'invitation de la tante.

Houria s'endormit pendant toute l'après-midi. Dans ses abords, on ne daigna également pas songer au toubib. On n'eut certainement pas prédit le pis mais c'est dans la nature séculaire de cette gent de ne pas trop se soucier de ses issues. Il se trouve que les informations qui émanaient de contrées lointaines faisaient état de quantités faramineuses de décès de cette race, du fait de guerres et d'épidémies. On tombait malade, on se soignait ou non, on combattait, on mourrait. Et puis après ? Depuis la nuit des temps, les luttes internes en causaient plus de ravages que les malheurs provoqués par des ennemis. Les ennemis, eux, quand ils faisaient la guerre à cette contrée en comptaient beaucoup moins de pertes

humaines. Et quand ils jugeaient mieux de mettre un terme aux combats, ils savaient le faire, sur l'heure, laissant leurs boues derrière eux, quand-bien même seraient-ils défaits. Rien que leurs bourbes continuaient à leur être dévouées et fidèles.

À peine l'obscurité avait-elle englouti la vie que Houria rouvrit ses yeux. Sa mère, étreinte par des tourments tumultueux, s'approcha d'elle, affectueuse et endolorie. Un bisou puis un câlin sur le front brûlant de sa fille lui firent couler une larme mortifiante.

– Ma chère fille ! Soupira-t-elle, sans en rajouter mot...

Elle appela sa fille aînée et lui ordonna :

– Prépare une tisane pour ta sœur, Kheira.

Le père, lui, avait encore trop de soucis, non pour saisir la situation, mais pour réaliser, au moins, qu'il s'agissait de sa fille qui n'avait pas le même état pétulant qui était le sien, la veille seulement. Dans son nouvel état taciturne, comme dans son humeur joviale, Houria continuait à épargner les protections et à se passer des affections.

Pendant que ses parents causaient à demi-voix, elle recouvra quelques miettes de ses forces, sirotant la tisane que sa sœur lui avait préparée et se rendit compte qu'elle avait des leçons à réviser car les compositions du dernier trimestre étaient à la porte. Elle se releva et chercha ses brochures et tous ses carnets. Elle était la meilleure élève de sa classe et du lycée.

« *Consulter un médecin !* » se disait en elle-même, la jeune malade. Cependant « *pas avant d'avoir passé la dernière série d'examens* » se rassurait-elle. Il n'était nullement question de les rater et son attachement à son cursus scolaire n'avait d'égal que l'indifférence dont elle était l'objet.

La veille des compositions, en fin d'après-midi, rien n'allait encore mieux et, suante anormalement, elle rentra des cours, décocha son cartable dans une encoignure, déboula sur un canapé et s'y pâma. Quand sa mère s'y présenta, elle découvrit un corps inerte. Le monde, la vie, son mari, ses neuf autres enfants furent tous oubliés.

Il n'y avait plus que Houria ! La seule qu'elle devait chérir, aimer, attentionner et couvrir immédiatement d'une couverture. C'est tout ce que savait faire la pauvre Aicha quand un de ses enfants était malade. Elle savait aussi faire des applications à l'huile d'olive sur des plaies ou des écrouelles, évacuer leur pus en les piquant par des aiguilles à tisser, faire des bandages usant de bandelettes de tissus usés pour panser des entorses ou toutes sortes de lésions des membres supérieurs ou inférieurs. Des tisanes et des breuvages aussi, elle n'en oubliait aucunement. Des potions qui prouvèrent par le passé toute leur efficacité. Pourquoi pas pour Houria, en ce maudit soir ? Encore fallait-il que la lycéenne revînt de son absence !

Elle renaquit, ni crevée ni vivante, le lendemain matin, à sept heures, au bout d'une nuit comme plagiée d'enfer. C'était le premier jour des compositions. Il n'était pas question qu'elle les loupe. Elle attifa ses bidules, stylos et crayons –, disciplina ses cheveux, gobelotta deux goulées de lait et prit le chemin du lycée, mortifiée et faisant semblant d'oublier son gros tracas...

Les épreuves commencèrent. La première, la deuxième... Premier jour, deuxième, troisième et dernier jour. Tout se passait bien, et rien ne venait affecter l'excellence de la brillante lycéenne, jusqu'au soir de ce maudit mercredi !

C'était l'ultime épreuve. Cette fois, ce n'était ni une dyspnée ni un étourdissement, c'était un malaise complètement inattendu... Elle peinait à lire le sujet de l'examen. Sa vue s'embrouillait d'abord, puis Houria ne voyait plus les lettres ; elle discernait uniquement d'épaisses lignées noires, ne comprenant rien à ce qui venait lui arriver pour la première fois de sa vie : des troubles de vision ! Elle ne réalisait pas, ne croyait pas ses yeux ; des yeux qui ne voyaient plus rien ; des yeux qui ne parvenaient plus à décrypter les lettres ! Elle bigla, bigla, bigla ; en vain ! C'était seulement des lignées épaisses, rien que des tâches et des macules !

Écrire ? Elle y pensa ! Elle s'y mit... misère : elle superposait les lettres ! C'était donc sérieux... Une frousse bleue grésilla ses

entrailles. Elle déposa une feuille quelconque sur le bureau de classe et sortit, émoussillée de désespoir.

Elle rentra abattue, terrassée, mortifiée...

Elle pleurait à décimer sa mère, son père, ses frères et sœurs... Quel état de déchirement s'abattit sur toute la famille !

Sa chair commençait, ensuite, à émettre des bouffées de chaleur. Elle tremblait, ramassée en position fœtale ; puis de plus en plus vite, ses mâchoires frémissaient. On avait beau la couvrir, elle en demandait plus. Tout avertissait d'une soirée affreuse.

C'en fut une !

Après quelques heures, Houria se faisait déjà oublier dans une geôle de souffreteux aux urgences de l'hôpital, puis dans un service de réanimation. Trop jeune pour une telle mélancolie, la malheureuse !

La maladie n'endolorit pas uniquement le malade, elle afflige aussi ses proches. Les tragédies façonnent les caractères. Les frères et sœurs qui d'habitude étaient flemmards, occupés à penser à leur personne, ne se souciant aucunement l'un de l'autre, étaient finalement là dans le corridor, regroupés, unis par la peur, accoudés par le drame, inquiets pour le sort de leur sœur. Ils se regardaient, figés par l'émoi et l'effroi. Par l'attente. Ils se rongeaient les ongles arpentant le parterre de pas lourds, somnolents.

Il y eut déjà trois, quatre heures que la nuit tomba. Pas un bruit n'agitait les rues. De temps à autre, des hululements d'ambulances convergeaient vers l'hôpital déconcentrant les inquiétudes. Deux infirmières agacement décontractées et bavardâtes progressaient les pas vers la famille... Aicha les persécuta dans les dix mètres qui les séparaient :

– Dites-moi, mes filles, elle est comment Houria ?

– Nous n'en savons rien m'dame, on travaille pas ici, répondit l'une d'elles, puis les deux rebroussèrent chemin, comme navrées.

Mahi Tabet se souleva et, la figure blême, interpella sa femme :

– Calme-toi, donc.